

HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE EN FRANCE

DE 1789 A 1914

LIVRE PREMIER

L'ÉPOQUE ROMANTIQUE. MAINE DE BIRAN ET SES CONTEMPORAINS
JOUFFROY ET L'ÉCLECTISME

Le Livre premier a pour objet la vie, le caractère et les idées des deux principaux psychologues de l'époque romantique en philosophie, Maine de Biran et Théodore Jouffroy, ainsi que les tendances de ceux de leurs contemporains qui exercèrent quelque action sur la science de la vie mentale, les idéologues tels que Destutt de Tracy et Cabanis, le grand physicien et philosophe A. M. Ampère, puis Laromiguière, Royer-Collard, Victor Cousin ; les objections opposées à l'éclectisme par Pierre Leroux et par le Dr. Broussais trouvent place dans le même Livre, qui se termine par le développement que prit la psychologie dans l'école éclectique avec Garnier, Fr. Bouillier, Vacherot et Paul Janet.

Psychologie romantique : on peut à bon droit désigner ainsi l'esprit de l'œuvre de Biran et des écrits de Jouffroy. En effet, leur psychologie nous frappe d'emblée par un *subjectivisme* qu'évitaient autant que possible les sensualistes et leurs successeurs les idéologues. Tandis que ces derniers s'efforçaient de décomposer les produits de l'activité mentale et de retrouver les influences physiques et biologiques dont elle dépend, c'est à l'observation de soi, à l'analyse de la conscience par elle-même que recourt la nouvelle école. Il y a donc ici quelque chose qui commence : c'est la *psychologie d'introspection*.

En second lieu, par un sentiment proche, lui aussi, du mouvement romantique, Biran et Jouffroy s'attachent à l'observation des états troubles de la personnalité, des variations de ce genre de sensibilité qui échappe à la conscience claire et semble par moments nous envahir malgré nous. Ils ont,

l'un et l'autre, formulé une doctrine explicative des états d'âme qui, montant des régions inconscientes de notre être et entrant en conflit avec notre raison, nous subjuguent souvent.

Enfin, tandis que la psychologie sensualiste cherchait à éliminer tout ce qui rappelle les idées suprasensibles et religieuses, Maine de Biran et Jouffroy les placeront au premier plan, celui-là dans les dernières années de sa vie, celui-ci dès le début de sa carrière de philosophe : pour Jouffroy, c'est le problème de la destinée qui domine et oriente toute recherche sur l'esprit humain. Le penseur sent en soi le feu sacré ; la philosophie est pénétrée d'une ardeur divine. L'enthousiasme, que célébrait jadis Platon, est revenu parmi les hommes : qu'on relise Mme. de Staël et la Neuvième Méditation de Lamartine.

Cela posé, il fallait une méthode qui permît d'aborder ces problèmes. Impossible de les envisager du dehors ; ils prennent notre âme dans ce qu'elle a de plus intime. C'est donc à la connaissance de la vie spirituelle intérieure qu'il importait de demander leur solution. N'est-ce pas ce qu'avait enseigné Descartes ? Sensualistes et matérialistes avaient oublié ses leçons pour ne retenir que l'hypothèse de l'animal-machine, à laquelle la nouvelle psychologie ne ménagera pas ses critiques. Or, Descartes a montré que, par un acte réflexif, l'esprit est capable de se saisir lui-même dans son action ; du même coup qu'il se sait pensant, il affirme et pose son existence en tant qu'être. Je suis, par le fait que je pense. Et de la pensée, j'ai en moi, par réflexion, l'intuition immédiate et certaine.

Maine de Biran demande, lui aussi, à l'aperception intérieure un fait primitif, qui comprenne à la fois action, existence et pensée. Il croit le découvrir dans l'effort. Jouffroy, après avoir réduit, à la suite des Écossais, la réflexion de la conscience sur elle-même à l'observation des faits du sens intime, tels que faits de mémoire, d'imagination, de sensibilité, de raisonnement, de volonté, et avoir procédé à leur inventaire par voie d'analyse et de classification, revient à la conception cartésienne et admet finalement aussi que dans la réflexion, l'esprit prend conscience de son activité, directement.

L'observation de soi a donc été employée ou bien comme méthode d'analyse, ou bien comme méthode synthétique ; en ce dernier sens, elle se rattache à l'intuition réflexive : à ce point de vue, la pensée a la vision de sa propre activité, elle est pensée de pensée. Il sera donné à Ravaisson, dont nous parlerons au Livre deuxième, de développer pleinement ce spiritualisme intégral.

Nous n'avons pas manqué d'établir — nous tenons à en faire dès maintenant la remarque, — l'influence décisive exercée par la biologie vitaliste sur les psychologues de la nouvelle époque ; cette influence, qui est considérable chez Maine de Biran et Jouffroy, s'étendra même à des penseurs de tendances les plus diverses, et nous la retrouverons, aussi marquante, croyons-nous, chez Comte, chez Cournot et chez Ravaisson.

CHAPITRE PREMIER

MAINE DE BIRAN ET SES CONTEMPORAINS

1^e Partie. - La vie de Maine de Biran. - Son portrait. - Les influences

§ 1. *Biographie*

A. *Les Sources.* — Maine de Biran inaugure, dans l'histoire de la psychologie française, une ère nouvelle. En dépit des influences qu'exercèrent, sur ses écrits du début, les sensualistes et leurs continuateurs les idéologues, ses idées, à mesure qu'elles se développèrent, s'opposèrent de plus en plus nettement à la philosophie de Condillac, à Cabanis, à Destutt de Tracy. L'observation de soi-même est, pour la première fois, prise comme méthode. Le psychologue interroge la conscience et cherche à lui arracher ses secrets ; un lyrisme psychologique naît, parallèle au lyrisme des poètes romantiques. La science des états d'âme commence.

Biran occupe donc une place importante dans la psychologie française du XIX^e siècle. Aussi les historiens de la philosophie l'ont-ils étudié avec prédilection. Victor Cousin le premier, qui se réclamait de lui au nom de l'Université de France et le proclamait le plus grand métaphysicien depuis Descartes, édita en quatre volumes, un certain nombre de ses œuvres (1834-1841). En tête figurait une préface importante. Maine de Biran n'avait publié de son vivant que les écrits suivants : *De l'Influence de l'Habitude sur la Faculté de penser* (an XI) ; *Examen des Leçons de philosophie de M. Laromiguière* (1817) ; *Exposition de la Doctrine de Leibniz* (1819). Ces écrits figurent dans l'édition Cousin à côté de nombreuses œuvres inédites.

L'édition Cousin fut loin d'épuiser le riche trésor des manuscrits de Biran. Ernest Naville publia successivement : des fragments importants du *Journal du philosophe* et quelques lettres à ses filles, qu'il fit précéder d'une biographie détaillée, sous le titre : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées* (1857 ; 3.^e éd. 1874) ; puis trois volumes d'*Œuvres inédites*, avec une préface sur la philosophie de l'auteur (1859). Un autre ensemble d'*Œuvres inédites* fut publié en 1887 par Alexis Bertrand, avec une *Introduction*. On trouve des pages nouvelles dans le livre de J. Gérard, *Essai sur la philosophie de M. de Biran* (1876), dans les *Pensées et Pages* publiées par Mayjonnade, et dans les *Pages et Lettres* (A. Bertrand, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1893 ; Tisserand, même *Revue*, 1906 ; la *Quinzaine*, 1906-7 ; le *Correspondant*, août 1913).

Outre les préfaces de Cousin, de Naville et de Bertrand, d'importants livres et articles ont été consacrés à l'œuvre de M. de Biran. Signalons en particulier la *Psychologie de l'Effort*, par A. Bertrand (F. Alcan, 1889), qui

contient de précieux renseignements sur Biran et sur A. M. Ampère (entre autres le VI^e Chap. consacré aux *relations*, théorie métaphysique d'Ampère), le livre déjà mentionné de J. Gérard et celui de M. Couailhac (F. Alcan, 1905), qui donne un exposé très vivant de la doctrine de Biran.

Pour la première philosophie de Biran et la période du mémoire sur l'Habitude, nous avons des pages solides de F. Picavet (*Acad. des Sciences morales et polit.*, 1889) et de Delbos (*Année philos.*, 1910). Le livre remarquable de F. Picavet sur les *Idéologues* nous fait connaître les rapports de Biran avec ces philosophes. Nous le signalons spécialement à ceux qui s'intéressent au prolongement du sensualisme dans l'époque contemporaine, question qui est restée en dehors du cadre de notre travail. Picavet a donné encore l'article *Biran* dans la *Nouvelle Encyclopédie*. Notons, parmi les beaux travaux de V. Delbos, l'article de la *Revue de Métaph. et de Morale* (Nov. 1912) sur les *premières Conceptions philosophiques de M. de Biran* et, dans les *Annales de philos. chrétienne* (1912), la *Personnalité de M. de Biran et son activité philosophique* : ces diverses études de V. Delbos caractérisent en termes attachants la personnalité de Biran.

L'article de E. Koenig dans les *Philos. Monatshefte* (1889) contient une très bonne étude sur les ressemblances entre Kant et Biran, qu'en France aussi l'on a parfois rapprochés. Ont encore écrit sur Biran : Aug. Nicolas, L. Marillier, G. Michelet, Murisier, Kuehtmann, Alb. Lange, Nathan E. Truman (*Philosophy of Will*, la première biographie de Biran publiée en Angleterre, 1904), G. Legrand à propos des livres de Couailhac et de Michelet et de l'appréciation de Descartes par Biran (*Rev. Néo-Scolast.* 1906 et 1914). Le Cte. Domet de Vorges a donné un exposé très clair de quelques-unes des idées directrices de Biran, avec une critique juste et bienveillante du philosophe (*Rev. Néo-Scolast.* 1906). Il faut signaler encore le *Rapport* de H. Bergson sur le Concours de l'Académie des Sciences morales et politiques relatif à Biran (*C.-rendus*, Janv. 1906).

Pour la dernière partie de sa vie, nous avons le livre profond et ferme dans lequel P. Tisserand a essayé de reconstituer l'*Anthropologie* de M. de Biran, suivi de sa remarquable édition de l'*Idée d'existence* (F. Alcan, 1909), et, pour les sentiments religieux, *M. de Biran critique et disciple de Pascal* par A. de la Valette Monbrun (F. Alcan, 1914). Le chapitre consacré à Biran par Ch. Adam, dans sa *Philosophie en France* (F. Alcan, 1894), ne doit pas être oublié parmi les bons écrits qu'on lit avec intérêt, ainsi que quelques pages de H. Delacroix dans ses *Études sur le Mysticisme* (pages 412-415).

B. *La Vie et les Œuvres*. — Maine de Biran — son vrai nom était François-Pierre Gonthier de Biran, et il y adjoignit le nom d'une des propriétés de sa famille — naquit à Bergerac, le 29 Novembre 1766. Son père était médecin. Biran reçut dans la maison paternelle la première éducation,

puis fit ses classes à Périgueux, chez les Pères Doctrinaires, mais il paraît avoir subi l'influence du scepticisme, très répandu dans toute la société française avant la Révolution ; il lui fallut un long détour pour arriver aux sentiments religieux.

Venu à Paris, il entra en 1785, aux Gardes du corps ; comme tel, il était attaché à la maison du Roi. Reçu dans les salons, sa figure fine et son air élégant, son esprit aimable, sa distinction naturelle lui valurent des succès mondains et il mena une vie dissipée. Aux journées des 5 et 6 Octobre 1789, il fut blessé au bras en défendant le Roi contre la foule conduite par Maillard. Les Gardes du corps furent licenciés peu après. Biran, prolongeant son séjour à Paris, reprit l'étude des mathématiques, pour lesquelles il avait de réelles dispositions ; il espérait entrer dans le génie militaire. Mais avec les progrès de la Révolution, toute carrière de ce genre fut fermée à un ancien Garde du corps. Force lui fut de retourner dans le Midi. Dans l'intervalle il avait perdu ses parents et deux de ses frères, et il était devenu possesseur de la terre de Grateloup, héritage maternel, située à peu de distance de Bergerac : maison d'habitation, riches cultures, arbres, prairies, vignobles. Dans cet endroit retiré, il passa les années de la Révolution.

Il avait des dispositions naturelles à s'observer, à s'analyser ; elles se développèrent largement ; les questions philosophiques le passionnèrent, il lut Condillac et les sensualistes, quelques philosophes classiques, les livres des médecins-psychologues, comme l'*Essai analytique* de Bonnet sur les facultés de l'âme, les *Essais* de Montaigne, dont les doutes le plongeaient dans un état pénible ; Rousseau qui lui touche le cœur, mais dont les erreurs l'affligent ; Mably, qu'il admire surtout pour ses *Entretiens de Phocion* ; les *Pensées* de Pascal, qui rend la religion peu aimable ; Fénelon, dont il parle avec lyrisme. A tous il préfère l'esprit et la vie de Socrate.

Son Journal de 1794 nous le montre tourmenté, et souffrant de l'empire que les variations de l'organisme exercent sur l'esprit. Il se plaint de son extrême variabilité, de son émotivité excessive, penchants encore accrus par l'observation interne à laquelle il se soumet. Son état intérieur le conduit à se poser une série de problèmes psychologiques : jusqu'à quel point l'âme est-elle active ? A entendre les moralistes, elle se dirigerait librement. Biran croit cette thèse erronée. Il faudrait analyser la volonté, se dit-il, comme Condillac analysait l'entendement ; chacun devrait noter ses sentiments particuliers, dans chaque période de la vie. Autre question : Sommes-nous les maîtres de notre destinée, ou plutôt devons-nous accepter ce que nous ne pouvons changer ? Aux circonstances extérieures, opposons la résignation des écoles antiques : « Un vrai philosophe, s'il en existait aujourd'hui, ne pourrait vivre qu'au fond des déserts ». (*Pensées*, p. 116). Voilà Biran qui semble revenu de ses distractions mondaines ; il entend se soumettre à cette critique continuelle, qu'il exerce sur lui-même et qui aboutira finalement à la recherche de la vie intérieure, de la vie religieuse.

Ses qualités d'esprit et de cœur, sa bienfaisance le firent désigner comme administrateur du département de la Dordogne (Mai 1795) ; en Septembre de la même année, il épousa Louise Fournier, divorcée de M. du Cluzeau ; il l'aima passionnément ; elle mourut dès 1803 et Biran garda jusqu'à la fin de ses jours le souvenir ému et attristé de son premier mariage. Il eut d'elle un fils, Félix, et deux filles, Eliza et Adine. Quelques lettres à ses filles ont été publiées à la suite du Journal par E. Naville. En Avril 1797, élu au Conseil des Cinq Cents, il habita pendant plusieurs mois Paris et en profita pour suivre des cours. Son élection avait du reste été annulée à la suite du Coup d'état du 18 fructidor (4 Septembre 1797) ; en Juillet 1798, il retourna à Grateloup.

Libre de toute fonction politique ou administrative, il travailla à un mémoire sur l'*Habitude*, en réponse à une question posée par l'Institut. Le prix ne fut pas décerné, Biran obtint une mention très honorable, et la question fut remise au concours. Biran refit son mémoire, le présenta de nouveau et obtint le prix à l'unanimité en 1802. Il publia son œuvre en 1803, après beaucoup d'hésitations et de remaniements (1). En travaillant, ses idées se précisaient et se modifiaient aussi. Très indécis au début, il penchait vers une explication physiologique de la pensée, tout en y répugnant au fond du cœur. Ne pouvant se décider en faveur du physiologisme à tendances matérialistes, il se rapprocha un moment de Condillac et de Bonnet, évita de résoudre les questions relatives à l'âme et se maintint sur le terrain de l'observation psychologique ; mais aussitôt après le mémoire sur l'*Habitude*, il précisera ses idées, opposera la sensibilité, qui est en rapport avec les influences subies par le corps, à la volonté, force hyperorganique : ce passage d'une réflexion indécise, encore dominée par l'esprit du XVIII^e siècle, à une philosophie personnelle et originale semble tenir tout entier en sept années, de 1798 à 1805.

Le mémoire sur l'*Habitude* signala Biran aux idéologues, spécialement à Destutt de Tracy et à Cabanis, dont il devint l'ami et dont il se réclama, même après avoir quitté les voies du sensualisme ; car c'est chez eux qu'il avait trouvé les premières indications sur la différence entre passivité et activité, ainsi que l'origine de ses idées sur l'importance de la motilité pour l'ensemble de nos connaissances. Mais ce qui n'était chez eux que des remarques accessoires fit l'objet de recherches nouvelles chez Biran, au point de prendre place au centre même du système : à la sensibilité, qu'il rapproche de plus en plus des fonctions organiques, il oppose l'effort conscient et voulu, la personnalité. Entre les deux, notre vie consciente comprend de nombreux modes mixtes que l'analyse du psychologue doit décomposer, afin de déterminer ce qui revient à la sensibilité et ce qui relève de l'activité du

(1) La question a été étudiée par F. PICAVET, *la Philosophie de Biran de l'an IX à l'an XI (C. r. de l'Acad. des Sc. mor. et polit., 1889, 2.^e Sem., p. 710 suiv. et par V. DELBOS, Année philos. 1910. p. 121 suiv.*

moi. En tous cas, Biran fit partie pendant quelque temps de la société d'Auteuil, qui se réunissait chez Cabanis, et où se rencontraient les idéologues, héritiers du sensualisme de Condillac. Il y vit entre autres Destutt de Tracy, Degérando, l'historien de la philosophie, Volney, l'auteur des *Ruines*, Laromiguière, dont il sera parlé au Chapitre suivant.

Jusqu'en 1812, Biran passa la majeure partie de l'année dans son département de la Dordogne. Nommé Conseiller de préfecture en 1805, il devint, en 1806, sous-préfet de Bergerac. Il n'abandonna pas ses recherches philosophiques, écrivit, en 1803, une étude sur les *Rapports de l'idéologie et des mathématiques*, et présenta, en 1805, à l'Institut un mémoire qui obtint le prix, sur la *Décomposition de la pensée*. Comme il en est de presque toutes ses œuvres, Biran ne se décida pas à publier celle-ci. Il en reproduisit les idées principales dans un mémoire sur *l'Aperception immédiate*, qu'il envoya dès 1807 à l'Académie de Berlin. Il avait eu très peu de temps pour le faire. Un accessit lui fut décerné et on lui offrit de publier son ouvrage. Biran voulut le soumettre à une révision, l'impression fut ajournée puis complètement abandonnée.

A chaque écrit nouveau, son opposition aux théories sensualistes allait en s'accroissant. Les idées de Biran furent encouragées et soutenues depuis 1805 par l'amitié de l'illustre physicien André-Marie Ampère, qui était en même temps un esprit encyclopédique, ouvert à tout, toujours en éveil, se renouvelant incessamment ; Ampère et Biran échangèrent leurs idées dans des entretiens et des lettres. Ils défendirent en commun certains points de doctrine sur lesquels ils s'étaient mis d'accord, et Ampère fut d'un grand secours à Biran en soumettant les idées du psychologue à une critique sympathique et profonde à la fois et en le conseillant dans ses lectures.

Dans sa petite ville de province, l'isolement était à craindre pour Biran ; mais il réagit de son mieux. Il correspondit avec plusieurs savants, avec Ampère, de Tracy, Cabanis, ainsi qu'avec Ancillon, philosophe berlinois ; il s'entretint de choses intellectuelles avec son supérieur administratif, le baron Maurice, préfet de la Dordogne, qui était un homme éclairé ; il fonda même à Bergerac une société médicale, composa pour elle d'importants écrits : en 1807, dans un mémoire sur les *Perceptions obscures*, il aborda le problème de l'inconscient et des modes affectifs purs, que nous étudierons avec son système ; en 1808, il y lut ses *Observations sur le système de Gall* et sur les rapports des facultés mentales et des localisations cérébrales ; en 1809, de *Nouvelles considérations sur le sommeil, les songes et le somnambulisme* : on voit combien Biran continuait à s'intéresser aux problèmes physiologiques voisins de la psychologie.

En 1811, il obtint la médaille d'or de la Société royale des Sciences de Copenhague, avec un mémoire sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, repris et développé plus tard par son auteur. Mais l'ouvrage le plus important et le plus complet qui devait synthétiser toutes ses recher-

ches, lectures et réflexions pendant cette période fut l'*Essai sur les Fondements de la psychologie* (1812), la plus étendue de ses œuvres. L'*Essai* resta inachevé et ne fut publié que trente-cinq ans après la mort du penseur, grâce aux soins d'E. Naville (1859).

Biran, au lieu de se laisser entraîner dans une carrière politique et administrative, aurait désiré entrer dans l'enseignement ; mais il échoua à deux reprises : en 1803, dans sa demande d'une chaire de mathématiques au Lycée de Versailles et en 1808, quand, par l'entremise d'Ampère, il sollicita une place de recteur dans l'Université réorganisée. Les questions d'enseignement ne cessèrent jamais de l'intéresser. Il fit installer à Bergerac une école gratuite, sur les idées de Pestalozzi, et fit venir d'Yverdon (Suisse) un jeune professeur formé d'après la méthode du réformateur.

Les efforts de Biran et son attachement au devoir lui valurent la confiance de ses administrés : il fut élu en 1809 membre du Corps législatif, mais n'abandonna sa sous-préfecture qu'en 1811. Alors, il confia ses filles aux soins de sa belle sœur, qui habitait au Murat près de Périgueux, et vint, en 1812, se fixer à Paris ; il y demeura jusqu'à sa mort (1824), mais séjourna à Grateloup chaque fois que ses fonctions le lui permirent.

Membre du Corps législatif, il montra vis-à-vis de Napoléon une grande indépendance ; il s'opposa en 1813 à l'accroissement de l'armée et à l'épuisement de la France ; il était toujours resté attaché à la politique royaliste. Le Corps législatif dissous, il retourna à Grateloup, où il épousa en secondes noces sa cousine, Louise-Anne Favareilles de la Coustète (1814) : mariage de raison et de convenance, sans inclination réelle, semble-t-il, de la part de Biran. Il n'eut pas d'enfants de ce mariage.

Après la chute de Napoléon, il fut élu à la Chambre des députés, mais dut repartir pour le Midi au Retour de l'Ile d'Elbe ; à travers les difficultés il parvint à regagner Grateloup où il resta pendant les Cent Jours, s'occupant de philosophie. Aux années 1813 et 14, Ern. Naville place la *Note sur l'Écrit de Royer-Collard*, la *Discussion* avec celui-ci et une *Réponse* à Guizot, dans laquelle Biran redresse une interprétation fautive que Guizot avait donnée de ses idées philosophiques. Il faut ajouter le *Commentaire aux Méditations de Descartes*, ainsi qu'un très important travail sur les *Rapports des Sciences naturelles avec la psychologie* : ces deux derniers, publiés par A. Bertrand en 1887.

A en croire le Journal, les luttes intimes que nous avons constatées dans ses sentiments dès 1794, l'autocritique à laquelle il se soumet, le mécontentement de se sentir entraîné par les fonctions publiques dans un genre de vie où il n'aura jamais qu'un rôle secondaire, le regret de ne pas avoir l'énergie de se ressaisir pour se consacrer entièrement à la philosophie l'empêchent de se réjouir de son séjour à Paris, des relations intéressantes que sa valeur et sa position de questeur de la Chambre lui assurent, et même des discussions de la Société de philosophie, où il expose ses idées et les discute

avec Cuvier, Royer-Collard, Ampère, pour ne citer que des noms très illustres. Et il se plaint, le 9 octobre 1814, que «dans la première ville du monde, entouré de tous les moyens de jouissance, libre de s'y livrer, avec une fortune très supérieure à celle dont il a jamais joui, rien ne le satisfasse». (*Pensées*, p. 140). Il écrit à propos des réunions de la Société de philosophie : «les discussions ne produisent aucun lumière et ne font que m'irriter.» (*ib.*, 144). Sa vie est dispersée ; il constate l'affaiblissement de sa mémoire.

Un peu avant le Retour de l'Île d'Elbe, il est à Grateloup, en Février 1815 ; il lit les vies de Fénelon et de Bossuet, étudie Descartes et Leibniz, et commence ses journées par un chapitre de l'Écriture Sainte. Il transcrit et commente des *Pensées* de Pascal ; le sentiment religieux commence à le remuer, à s'emparer de son âme. Il songe à la vie intérieure, à la méditation. Mais il tient au monde par trop de fibres, il est à chaque instant repris par le dehors ; il ne se libérera pas, en dépit de ses lamentations et de ses efforts. En y réfléchissant, il considère comme un bonheur, à mesure qu'il sent échapper ses avantages naturels, fermeté, force du corps et de l'esprit, agréments extérieurs, de pouvoir suppléer à ces biens réels par les avantages de sa situation. Il s'indigne grandement du retour de Napoléon, car il aime le Roi et la royauté ; mais personnellement, avec une bonne grâce digne d'un philosophe, il se résigne à perdre une situation avantageuse et croit même que tout cela est bien fini pour lui. Il lit, il travaille, il médite. Il reprend l'*Essai* de 1812, le remanie.

Après la chute définitive de Napoléon, nous retrouvons Biran à Paris (Juillet 1815) ; il redevient premier questeur de la Chambre et siège jusqu'à sa mort à la Chambre des députés, sauf une courte interruption en 1817. Depuis Octobre 1816, il fait partie du Conseil d'État. Il passait seul la majeure partie de l'année à Paris, sa femme restant à Grateloup. Il voyagea peu, si ce n'est pour aller deux fois aux eaux dans les Pyrénées, en 1816 et 17, et en Suisse, rendre visite aux pédagogues Pestalozzi à Yverdon et de Felleberg à Hoffwyll (1822).

Des écrits de 1815, il reste quelques notes sur l'*Abbé de Lignac*, sur *Ancillon*, sur *de Tracy*, sur *Cabanis*. En 1817, Biran se décide à publier, sans nom d'auteur, une brochure consacrée à l'*Examen des Leçons de Laromiguière*, dont l'enseignement, parallèlement à celui de Royer-Collard, avait eu beaucoup de succès. L'école éclectique venait de se constituer avec Royer-Collard et Victor Cousin ; elle se réclamait de Biran comme d'un maître, heureuse d'opposer un philosophe connu et estimé, et qu'elle jugeait illustre, à l'idéologie et au sensualisme. Le rôle de chef d'école ne devait pas déplaire à Biran. Il prit l'éclectisme naissant sous sa protection, le donna comme exemple d'une bonne philosophie dans sa défense de la pensée contre l'école théologique : on lit dans l'*Examen critique des opinions de M. de Bonald* (1818) un passage caractéristique à ce sujet. Et en même temps, en opposition avec le traditionalisme qui matérialise la croyance en la rame-

nant à des documents et à des faits, il cherche à définir les principes de la foi, dans ses *Fragments relatifs aux fondements de la morale et de la religion* et dans sa *Note sur les deux révélations*, qui datent de 1818. De la même année, des *Réponses aux arguments* présentés par Stapfer contre l'aperception immédiate d'une liaison causale entre la volonté et le mouvement.

L'année 1818 est particulièrement importante dans l'histoire de la pensée de Biran, par l'attention qu'il accorde décidément aux problèmes religieux ; sa philosophie recevra dès lors une orientation nouvelle. A suivre le *Journal*, on voit se dessiner cette tendance dès 1816, avec des méditations sur la Bible, des lectures approfondies de Pascal, des paroles sévères sur « le ton léger, frivole, cavalier qui caractérise le siècle de l'irréflexion ». (*ib.* 194), ce même dix-huitième siècle auquel le mémoire sur l'*Habitude* et la fréquentation des idéologues semblaient rattacher Biran autrefois. Il voudrait revoir son *Essai* de 1812 sur les *Fondements de la psychologie*, son principal livre, encore inédit, et le publier, afin de corriger l'impression produite par son livre sur l'*Habitude* ; il juge prématuré, hypothétique, manquant de maturité ce dernier traité, deux fois remanié, qu'il publia à l'âge de trente-six ans (*ib.* 203). Prôné par l'école éclectique, il lui doit un peu ce sacrifice.

Mais il n'arrivera pas à faire paraître l'*Essai*. Il « s'étourdit » dans le monde, il perd son temps et ses forces, il s'en plaint constamment et n'a pas le courage de rompre. Puis, une certaine hésitation le retient de publier ; il juge peut-être que sa pensée n'a pas atteint le développement qu'il espère. Et il se console en se répétant : *qui bene latuit, bene vixit*, ou, si, l'on veut : « Pour vivre heureux, vivons cachés. » Au surplus, une sagesse qu'il ne pratique pas.

Aussi, au milieu de distractions de tout genre, il s'ennuie infiniment. Et il voit bien pourquoi : c'est que l'ennui naît des besoins de distraction et d'excitation. Plus on leur cède, plus ils deviennent impérieux et plus l'on s'ennuie. C'est un cercle. Pour éviter l'ennui, il faudrait rompre, une fois pour toutes, avec cette aspiration trompeuse vers l'amusement et les divertissements extérieurs. Mais l'empire de la volonté va-t-il jusque là ? Biran sent de plus en plus la nécessité d'un point d'appui pour dominer les passions. Ses lectures de l'*Imitation* se multiplient. Fénelon est un de ses auteurs préférés, surtout dans ses œuvres mystiques. L'élévation et la transformation intérieure qu'il attendait de la philosophie, il désespère que celle-ci seule les lui procure ; il demande aide à Dieu, il se convainc de l'efficacité de la prière et de la nécessité de l'aide divine. Mais il n'abandonne pas la philosophie et reste enthousiaste de Platon, de Descartes, de Leibniz, de la morale kantienne. Par contre, Aristote et tout ce qui est scolastique lui déplaît (*ib.*, passim et p. 254, 256-7).

En même temps, la famille, dont sa vie politique à Paris l'avait éloigné, le reprend et l'attire. Il attend les vacances législatives pour retourner en hâte dans le Périgord, au Murat, à Grateloup et se retrouver avec les siens.

Sa fille cadette surtout, qui lui ressemble, requiert son affection. C'est à Grateloup, pendant l'été, qu'il médite avec le plus de tranquillité, mais le travail lui devient pénible, il ne trouve plus le mouvement harmonieux d'un style capable de suivre avec souplesse le rythme de la pensée ; son langage est «brisé, haché, pénible et toujours précipité.» Il se plaint de n'être pas calme. «L'homme extérieur contrarie l'homme intérieur, et, du fond de »l'homme intérieur lui-même ressortent deux forces opposées qui agitent la »pensée, l'entraînent en divers sens et l'empêchent de s'arrêter à quelque »point fixe». (*ib.* 264 et 266). Un point fixe, un point d'appui : il s'adresse à Dieu pour l'obtenir. C'est à cette époque que se rencontre la première esquisse de la *théorie des trois vies* : à la vie sensible, dominée par l'instabilité de l'organisme et à la vie active, due à la volonté et à la réflexion, il ajoute la vie spirituelle, religieuse, qu'il s'efforcera de réaliser en lui, d'observer, de définir. A. de la Valette-Monbrun a signalé quel cas admirable d'*expérience religieuse* présente Biran et il a examiné en quoi l'on pouvait le comparer à Pascal.

En Mai et Juin 1819, Biran travaille à l'*Exposition de la doctrine philosophique de Leibniz*, qui parut dans la *Biographie Universelle*. Cette étude met en relief la notion de force et d'activité chez Leibniz. Notre psychologue l'apprécie en prenant comme mesure ses propres idées. Au surplus, il est toujours très absorbé par l'analyse de ses états sensibles, par la recherche de la vie intérieure, par la comparaison de la morale stoïcienne et de celle du Christ ; il annote en 1820 et en 1823 l'Évangile de St. Jean, à la suite d'un disciple et ami, Ch. Loyson (1), qui essayait d'accorder cet Évangile et les idées psychologiques de son maître. En Août 1820, il reprend un ancien mémoire, couronné à Copenhague, le retravaille sous le titre de *Nouvelles Considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, afin de le communiquer au Dr. Royer-Collard, qui l'a consulté avant de commencer un cours sur l'aliénation mentale. Les *Nouvelles Considérations* ont été publiées par Cousin en 1834. Sans doute, de 1820 aussi, les *Notes sur le second volume de l'Indifférence en matière de religion*, de Lamennais ; la *Distinction de l'âme sensitive et de l'esprit selon van Helmont* est placée en 1821 par Naville.

Les dernières années de sa vie, 1823 et 1824, nous apportent trois œuvres importantes : les *Considérations sur les principes d'une division des faits psychologiques et physiologiques* (Ed. Cousin, t. III), l'*Aperception immédiate*, éditée par Cousin, mais publiée à nouveau, après une étude approfondie des manuscrits et un examen critique des plus solide, par P. Tisserand, sous le titre d'*Idée d'existence* (2) ; (Tisserand a dénoncé le manque de soin et les erreurs de l'édition Cousin et a rétabli un texte intelligible, conforme

(1) Sur Ch. Loyson, consulter SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains* II, p. 217 suiv.

(2) A la fin du volume de Tisserand sur l'*Anthropologie de M. de Biran*, F. Alcan 1909.

aux idées de Biran) ; enfin, les *Nouveaux Essais d'anthropologie*, qui devaient remplacer, du point de vue auquel l'auteur s'était élevé dans ses dernières années, l'*Essai* écrit en 1812. Ces *Nouveaux Essais* avaient pour but de considérer l'homme tout entier, fonctions organiques, vie animale, vie de l'esprit et vie religieuse. On y trouve, dans l'Avant-propos, un aperçu que le philosophe donne de ses premiers ouvrages. Il ne termina pas ce grand travail, dont il ne reste que des ébauches et des fragments. Il mourut le 20 Juillet 1824. Les obsèques eurent lieu à l'Eglise St. Thomas d'Aquin. Maine de Biran fut enterré au Père-Lachaise.

Quelques mots de ses opinions politiques. Il était partisan de la monarchie, qu'il considérait comme l'autorité légitime, de l'ordre et du repos que seule elle était à même de procurer. Il n'aimait ni la Révolution ni Napoléon. Il désirait que la France travaillât en pleine tranquillité, au dedans comme au dehors. Le peuple devait, selon lui, être tenu éloigné de la politique. Il n'y amenait que du trouble. Étendre les droits électoraux et, avec eux, les préoccupations politiques, c'était détourner les esprits de leur tâche, les entraîner dans les passions, la violence et le désordre. Le vrai gouvernement est pour lui le Roi et son Conseil. Il se méfie de la Chambre, juge sévèrement les intrigues des politiciens, leur vanité, leur bavardage, leur art de comédien. Il n'aime pas les libéraux et craint qu'ils n'agitent le pays et ne réveillent les ambitions populaires. Il n'aime pas plus les *ultras* et, dans la *Chambre introuvable* de 1815, il vota avec l'opposition. Ses électeurs, inféodés à la réaction, l'en punirent en ne le réélisant pas en 1816, mais le gouvernement du Roi répara cette injustice en l'appelant au Conseil d'Etat. Depuis 1817, il fut réélu député jusqu'à sa mort. D'une fidélité inébranlable à la monarchie et au Roi, il resta hostile à l'extrême droite, dont les idées surannées compromettaient le gouvernement, et aux menées de la gauche, dans lesquelles il croyait percevoir l'écho des théories de la Révolution.

§ 2. Le Caractère

Il semble que les auteurs qui traitent de Biran se soient laissés entraîner souvent à plaider une cause. Ce sont des arguments qu'ils cherchent dans l'œuvre du philosophe. Tantôt on le donne comme exemple aux âmes qui se sentent seules et ont recours à Dieu, d'autres par contre voudraient atténuer la portée du spiritualisme et du sentiment religieux chez Biran et faire de l'auteur de l'*Habitude* et de la *Décomposition de la Pensée* un disciple des idéologues ; ou encore, parce que les Eclectiques se réclamaient de lui, l'école spiritualiste le prône, tandis que Taine s'efforce de le couvrir de ridicule (1).

(1) A signaler deux belles études sur la personnalité de M. de Biran, l'une de SAINTE-BEUVE dans les *Causeries du lundi* (6 avril 1857), l'autre de V. DELBOS (ouvr. cité).

Le devoir de l'historien, surtout dans les sujets philosophiques, est, autant que c'est humainement possible, de faire abstraction de ses préférences et d'étudier le caractère des penseurs avec une attention objective, un désir de comprendre et d'expliquer. Il ne doit ni les diminuer ni d'autre part faire d'eux des demi-dieux, des modèles de toutes les vertus. Aussi regrettons-nous la coutume de certains critiques de ne publier que *partiellement* le journal intime et la correspondance de l'auteur qu'ils présentent. Cette mode est contraire au vrai. Que de réticences, par exemple, à propos d'Alfred de Vigny, et qu'il a fallu de temps pour qu'on nous permît de nous renseigner — un peu, très peu — sur ses sentiments. Je le crains, Biran souffre d'une fausse réserve analogue. Le tort est grave, car à vouloir idéaliser un écrivain, on l'expose aux reproches les plus acerbes. Dès qu'on nous le présente comme un être idéal, nous avons le droit d'exiger qu'il soit sans défaut. Mettre trop uniquement l'accent sur le spiritualisme de Biran, atténuer son goût pour le monde, le plaisir qu'il éprouve à se prodiguer, son besoin de plaire, c'est lui nuire. Car tout naturellement nous nous demandons pourquoi un homme, possesseur d'une fortune plus que suffisante, hésite à choisir la vie qui lui convient et qu'il préfère, et pourquoi il se lamente d'être absorbé par les fonctions publiques et de ne pas trouver le temps et la force d'écrire son œuvre de philosophe, au lieu de faire ce que fera plus tard Renouvier : vivre librement à sa guise, tout au travail, loin de distractions peu attrayantes. Si vraiment la simplicité de Socrate et le seul culte de la vie intérieure sont dignes de Biran, pourquoi ce philosophe de la volonté, au lieu de se disperser, ne fait-il pas une bonne fois acte de volonté en se libérant du monde ? Tel est le jugement sévère que l'on est tenté d'émettre en réponse à ceux qui voudraient voiler les défauts de son caractère. Et ces commentateurs trop prudents nous mènent droit aux conclusions qu'ils désiraient éviter.

Une appréciation définitive du caractère de Biran doit donc être ajournée jusqu'à ce que l'historien soit en possession des documents dans leur intégralité et que toute raison d'en réserver certains ait disparu.

Nous essaierons néanmoins, d'après ce qui est connu, de retracer le portrait de Maine de Biran et nous espérons le faire sans aucune prévention. D'abord, les biographes sont d'accord pour signaler l'excessive émotivité de sa nature. On lit dans son Journal (17 Nov. 1820, *Pensées*, p. 312) : «Fénelon parle de ces âmes entièrement dépendantes du goût sensible et du calme intérieur, qui sont en danger de perdre tout au premier orage. Elles ne tiennent que par ce qu'il y a de sensible ; dès que la sensibilité se retire, tout tombe sans ressource ; c'est là mon histoire». Biran note soigneusement les moindres mouvements de cette sensibilité, il recherche leurs causes : les influences physiques, telles que la température, l'état de l'atmosphère ; ensuite les influences physiologiques, les impressions vagues provenant du fonctionnement des organes ; les influences sentimentales, comme le be-

soin d'être content de soi, de se sentir maître de ses facultés ; enfin les dispositions du tempérament et du caractère qui, chez Biran, sont portées à la bienveillance envers autrui, au désir de sentir venir vers soi la sympathie des autres, de se savoir l'objet d'une bonne opinion de la part de la société.

Jusqu'à la fin de sa vie, il note les variations du temps. Nous n'insisterons pas sur cette particularité bien connue du philosophe. Une citation typique suffira : «Le temps a changé, le vent a tourné au midi et souffle » avec violence : me voilà un autre homme. Je me sens inerte, dégoûté du » travail, porté aux idées sombres et mélancoliques et à ces rêveries vagues » qui m'ont été si funestes». (24 Oct. 1822). Ainsi, ce que tous nous subissons, plus ou moins intensément, mais sans que les natures normales en souffrent — ces influences qu'une bonne éducation réduit au minimum, — Biran le subit de manière vraiment anormale. Il est à la merci du temps. Et notons la fin de la phrase : «ces rêveries vagues qui m'ont été si funestes». Est-ce parce qu'elles détournent l'attention de son but, en altérant ce que Pierre Janet appellera le sens du réel ?

Le tourment de sentir les variations de l'organisme : autre empêchement à la volonté et à l'attention. Biran en a toujours souffert. «Malgré tout » le stoïcisme possible, note-t-il le 25 décembre 1822, l'esprit ne peut se soustraire aux variations nécessaires de l'organisme et de l'âme sensitive. » Cette âme s'attriste, se décourage, ou s'élève et se réjouit suivant certains » états successifs de la machine, et par des causes tout-à-fait indépendantes » de l'intelligence et de la volonté. Tout ce que le *moi* peut faire, c'est de détourner son attention et de lutter avec plus ou moins d'effort ; mais il arrive des états de l'âme et du corps où toute lutte est impossible. » J'éprouve en ce moment l'effet des mauvaises dispositions de la machine. » Tous les organes des passions tristes ont pris le dessus, subjuguant mon » imagination et l'entraînant à produire une multitude de fantômes excitatifs » de l'irritation, de la haine, de tout ce qui est le plus propre à tourmenter » l'âme. Je suis découragé de moi-même, je repousse les consolations intérieures et toutes les bonnes pensées. Qu'est ce qui peut me rendre la force » nécessaire pour sortir du borborygme ? Qui me donnera les ailes de la colombe ? J'ai trop peu la disposition et l'habitude de la prière». Analyse minutieuse d'un état d'hyperexcitabilité sensible.

Et inversement, Biran est sujet à des états d'hébétéude ; en voici la description : «Non seulement les idées abstraites ne peuvent s'arranger dans » mon cerveau, mais encore il me semble que les objets sensibles ne peuvent » plus faire leur impression». (Année 1795). Cet état est rendu plus insupportable encore, si on le compare au souvenir d'un état plus parfait. Par opposition, il note avec soin les fois où il se sent en pleine activité, avec un sentiment d'équilibre et de satisfaction. Les natures qui sont sensibles à ce point ont une propension irréfrenée à s'analyser. Et l'auto-analyse accroît encore leurs dispositions à l'excitabilité. Aussi n'est-il pas étonnant que

Biran, très jeune encore, se soit senti psychologue. Heureusement, le psychologue a dominé l'homme émotif.

Il paraît évident que le monde auquel Biran tenait par sa famille, son éducation, toute sa jeunesse et sa carrière du début, alors qu'il était attaché à la maison du Roi, était une nécessité pour lui, en dépit de ses doléances et de ses appels à la vie intérieure, à la méditation. Il a beau se dire que, pour réaliser une œuvre philosophique sérieuse, il faut renoncer à la vie mondaine et aux distractions, il appartient au monde, il ne pourrait s'en passer. Sa politesse naturelle, aisée, sa bienveillance, et aussi la finesse de ses traits, son élégance, enfin le ton de la conservation des salons du dix-huitième siècle, tout cela forme en lui une seconde nature, ou, qui sait ? un élément de sa nature première et fondamentale. La République et l'Empire le désolent, en vérité. Il déteste « la canaille », et l'on peut supposer que les parvenus ne lui inspirent que du dégoût.

Il passe les premières années de la Révolution dans sa retraite de Grateloup. Rien de plus salubre : l'air, le vie des champs, quelques occupations matérielles dans son domaine et, pour le reste, le loisir de philosopher à sa guise. Mais ce n'est pas là l'atmosphère que son tempérament réclame ; le voilà qui entre dans la carrière politique et la poursuit, même sous l'Empire ; avec la Restauration, il arrive à une haute situation : premier questeur de la Chambre et Membre du Conseil d'État. Il vit maintenant à Paris, pas loin du Roi auquel il est sincèrement attaché ; il entre en rapport avec les hommes les plus illustres de France. En outre, il est honoré comme philosophe, on sait que plusieurs Académies ont couronné ses travaux, l'école naissante qui va exercer la toute-puissance dans l'enseignement pendant un demi-siècle le reconnaît comme son chef, et les derniers idéologues l'ont salué à ses débuts et lui conservent leur estime. Tout lui réussit. Mais son émotivité est fantasque, et plus encore, l'analyse de soi aggrave son état. Au fond, il se rend compte des avantages de sa situation : il faudrait avoir perdu tout sens de la réalité pour ne pas les apercevoir. C'est de lui-même qu'il est mécontent. D'abord l'habitude de s'observer lui enlève l'esprit d'à-propos. Il s'est accoutumé à ne procéder qu'après réflexion ; la faculté d'agir éprouve les atteintes de ce système ; il se plaint d'être souvent hésitant et, si une parole inattendue ou quelque circonstance imprévue surgit, de ne savoir quelle attitude prendre. Il s'accuse de commettre des maladresses, il en souffre outre mesure jusqu'à ce qu'il les ait réparées. On trouvera dans le livre de Tisserand un exemple de ses scrupules (Ouvr. cité, p. 211-213).

Il se plaint de ne pas être bien adapté à ses fonctions : doit-il paraître à la tribune, il a des battements de cœur, sa voix est trop faible ; dans les débats, il n'a pas la répartie facile. Il est doux, bienveillant. Ce sont des qualités plutôt nuisibles à un politicien. Aussi s'ennuie-t-il à la Chambre ; il y perd son temps, sans profit. Quand le débat devient aigu, sa sensibilité s'excite, reçoit un coup de fouet. Il sent que ce genre de séance ne vaut rien

pour la tranquillité qu'il juge indispensable à l'État, et pourtant il s'y complaît. Incontestablement, il souffre de ne pas jouer ici le rôle qui revient à sa véritable valeur. Il s'analyse : « Je sais tout ce qui me manque pour être homme d'État. J'ai peut-être même, sous ce rapport, des dispositions négatives. Je suis, par tempérament, trop accessible aux impressions, trop facile à dominer par des affections et des sentiments, et par là même trop variable, trop peu consistant dans mes points de vue, mes projets. Un homme tel que moi ne pourra jamais diriger les affaires de ce monde. Aussi suis-je habituellement désintéressé pour ces affaires et toujours trop pour y appliquer convenablement les facultés de mon esprit ». Il ajoute aussitôt — c'est le moraliste et l'honnête homme qui parle : — « Néanmoins, le sentiment du devoir, celui de la justice et de la vérité, quand je les vois clairement intéressés dans les affaires qui se rencontrent, déterminent toujours mes efforts et excitent mon activité la plus énergique ». (20 Mai 1822).

Il lui manque le coup d'œil vif, l'attention se portant sur son objet, la précision et la rapidité dans l'action. Ceux qui s'observent trop n'ont pas la confiance naïve qui convient aux politiciens. Pour l'action politique, il faut ne pas douter de soi et foncer sur les autres, sans scrupule dans l'emploi des moyens ; ne pas s'attacher au vrai, mais utiliser les faits, ou du moins certains faits qu'on choisit, pour les plier au but poursuivi. Un Royer-Collard, un Cousin réussissent dans ce rôle. Ils ne se laissent pas arrêter par la bienveillance ou la pitié. On en a des preuves. L'homme politique doit manquer d'humanité ; trop de sensibilité lui nuit. Mais le délicat et tendre Biran ! Écoutons le plutôt : « Je suis toujours aux ordres de tout le monde, attentif à ménager la bienveillance de tous, et sentant le besoin d'un appui extérieur, comme tous les êtres faibles, qui ne trouvent pas en eux-mêmes leur soutien, et ne savent pas chercher leur force dans la force suprême. Je suis mécontent de moi et effrayé de l'ascendant que me donne la nouvelle assemblée, de la confiance qu'on me témoigne de toutes parts. J'ai été nommé candidat à la questure, à la grande majorité des suffrages. J'ai été heureux de cette marque de confiance ; je voudrais, pour me rendre digne de cette distinction, porter quelque lumière dans l'assemblée, et y influencer par les écrits et la parole. Mais je suis trop mobile, trop entraîné au dehors, pour pouvoir penser mûrement à tout ce qui s'y traite, et mon instinct timide, mes facultés qui jouent avec une lenteur et un embarras croissant avec l'âge, semblent me condamner à jouer un rôle nul dans cette assemblée qui m'a adopté comme un de ses membres distingués. Cette opposition entre ce que je suis au fond et ce que je voudrais être, entre mon caractère et ma position, est une source de trouble intérieur, et d'un malaise intérieur, dont je me distrais dans la société où je me trouve à ma place et où j'influe dans mes bons moments ».

Nous soulignons à dessein ces derniers mots. Ils se passent de tout commentaire. Biran se rappelle toujours avec bonheur les moments où il se sent

pleinement actif. Mais — voici ce qui caractérise son tempérament — il doit attendre des circonstances que de pareils moments se présentent. Chez quelqu'un de normal, ils semblent venir du dedans, émaner du fonctionnement harmonieux de l'homme tout entier. Mais Biran est livré au hasard ; intérieurement, l'équilibre manque ; il sent surtout les conflits, les déchirements. Et il note cet état avec une parfaite précision : « Quand on est heureux, on n'a pas besoin de chercher ailleurs le contentement ; quand on porte un ennemi intérieur, on tâche de le fuir et d'y échapper, mais il nous suit et ne lâche pas prise. Avec une organisation moins sensible, moins d'habitude de s'étudier, on éviterait mieux l'ennemi ». (22-28 Avril 1818). Nous comprenons bien : l'organisation trop sensible, l'habitude de s'étudier : voilà ce qui nuit à Biran homme du monde.

Mais c'est précisément cela qui fait de lui un psychologue et lui assure la gloire, tant il est vrai que le penseur, comme l'artiste, livre aux hommes ses propres douleurs en pâture. L'analyse de soi a fait de Biran un psychologue attentif à ce qu'il y a de concret dans la vie de l'esprit. Pour que le concret soit objet de science, il faut le rattacher à des principes ; c'est l'objet de la méthode réflexive, que pratiquera Biran : apercevoir le principe, l'idée dans le concret, et non l'idée *in abstracto* : voilà bien la méthode la meilleure en psychologie.

Nous parlerons de la théorie en exposant le système. Ici, continuons à étudier l'homme. L'observation de soi : tel est le domaine de Biran psychologue. Aussi, c'est en fonction de ce qu'il est d'une part, de ce qu'il voudrait être d'autre part, que s'orientent ses recherches. Son être intérieur est double. D'un côté, la domination inconsciente des états de la sensibilité qui dépendent du corps et accablent la conscience, le retentissement des influences multiples que subit notre sentiment vital organique. De l'autre, il y a tout ce que Biran voudrait être : effort libre, volonté, ce qui constitue une personnalité, un moi. Le moi signifie activité et raison ; il règne ici ce genre de stabilité qui appartient aux seules idées. Toute sa vie intérieure sera un effort incessant pour lutter contre les états organiques, les passions, les fantômes de l'imagination, au profit des idées, de la volonté libre, de la raison. « J'habite tour à tour deux mondes intérieurs qui sont en opposition et n'ont aucun rapport, quoiqu'ils soient voisins de moi et que je passe souvent de l'un à l'autre avec une grande rapidité : le monde que me crée, à chaque instant, une imagination très mobile, et le monde de ma raison, de ma réflexion ; l'un peuplé de fantômes variables qui ont le pouvoir de me rendre heureux, malheureux autant et plus que les objets extérieurs ; l'autre, région des idées vraies, où les choses et les êtres se représentent comme ils sont, et sous des rapports fixes qui attestent la vérité, la réalité de mes représentations intérieures. Ces deux états de mon âme, que je suis fondé à regarder comme deux mondes distincts et séparés, différent entre eux à peu près comme les rêves de l'homme endormi dif-

»fèrent des idées de l'homme éveillé. La seule différence, bien essentielle
 »à la vérité, c'est que je puis jusqu'à un certain point, et avec plus ou moins
 »d'effort, passer du monde de l'imagination à celui de la raison, pourvu que
 »j'y pense, que je le veuille fortement et que je ne sois pas entraîné par le
 »torrent des objets extérieurs analogues aux dispositions de ma sensibilité
 »ou de mon imagination. Aussi, quand je vis dans le monde et les affaires,
 »le champ de l'imagination et des affections spontanées usurpe beaucoup sur
 »celui de la raison et ne lui laisse guère de place. Dans la solitude, ce monde
 »imaginaire tient encore une grande place dans mon intérieur ; mais comme
 »je cultive par habitude, et par un certain goût renouvelé de la méditation,
 »le fond de mon être pensant, la surface est moins agitée. Je suis à moi et
 »moi-même ; c'est là aussi que je suis plus frappé du contraste et des oppo-
 »sitions souvent renouvelées des deux mondes». (24 Oct. 1822). Le contraste
 entre ces deux mondes éclaire singulièrement sa psychologie théorique.

L'émotivité extrême à laquelle Biran est sujet provoque de l'instabilité dans ses idées : la conscience est envahie par mille détails qui distraient et s'opposent à l'attention. Il décrit le phénomène sous le titre de *préoccupation* (*Pensées*, p. 196-98). L'analyse qu'il en donne est un modèle ; on peut dire que voilà de la vraie psychologie, de celle dont les classiques, Montaigne, Descartes, La Bruyère, Vauvenargues nous ont laissé des exemples toujours à relire. Ajoutez l'habitude de s'observer soi-même : à propos d'une visite à faire, d'un discours à prononcer, notre auteur se demande comment il sera reçu, comment il se comportera, si sa mémoire lui sera fidèle, si ses moyens ne lui feront pas défaut : la multiplicité des impressions sensibles et des fantômes que se forge l'imagination contrarie la domination de soi, l'empêche de s'établir. Un sentiment de trouble et d'inquiétude domine l'esprit. La méfiance de soi-même est la cause de la préoccupation. Pour y remédier «il faudrait commencer par guérir les nerfs».

Nous avons, dans l'analyse excellente que Biran présente de ces phénomènes, une démonstration flagrante de la tyrannie des états affectifs. On pourrait conclure par ces paroles de *l'Imitation*, qu'il cite en un autre endroit : «Ma tristesse vient surtout de ce que je ne suis pas encore dégagé des
 »désirs terrestres ; il n'y a point de paix pour l'homme livré aux choses ex-
 »térieures». (*ib.* 238).

Et pourtant, si les choses terrestres et la sensibilité qui y correspond dans le système mental pouvaient se supprimer, n'en résulterait-il pas une diminution pour l'individu humain ? «Si je me consulte moi-même, dit le Journal
 »d'Avril 1821, je dois reconnaître, de bonne foi, que tous les bons mouve-
 »ments, toutes les bonnes pensées que j'ai eues en ma vie ont tenu à certaines
 »dispositions de la sensibilité.» Quelle que soit l'importance du moi et sa force active, ce que nous sentons en nous-mêmes tient aux dispositions organiques, «dispositions sur lesquelles nous avons d'autant moins de pouvoir
 »qu'elles sont les sources mêmes de nos pouvoirs comme de nos vouloirs».

Voilà qui contrarie un peu la philosophie de l'effort, de la force hyperorganique et volontaire ! Mystère impénétrable, ajoute le penseur : qu'est-ce que cette force, antérieure à notre vouloir et à notre conscience, et dont ces dernières facultés dépendent ? S'explique-t-elle par les lois de l'organisme ou par Dieu ? Et par l'intermédiaire de l'organisme, est-ce encore Dieu qui nous inspire les sentiments qui nous prédisposent ? Faut-il au contraire accuser le corps de tous les méfaits, comme le veut Malebranche ? « Mais n'ai-je pas » éprouvé une foule de bons mouvements qui ne venaient que de certaines dispositions variables de mon organisation, de ma sensibilité ? Ces dispositions » m'ont porté quelquefois vers Dieu... » Que d'aveux qui changent un peu l'idée trop simpliste qu'on pourrait se faire du « mysticisme » de Biran ! Il ne manque pas, en tous cas, de détours.

L'effort, tant célébré par le philosophe dans ses écrits, attend qu'on lui vienne en aide. Il suffit même qu'après « une journée de souffrances, d'abattement et de langueur » une conversation l'intéresse ou plus exactement, qu'il y joue *un rôle actif*, — c'est bien cela ! — qu'il explique ses idées et y réussisse, pour que les circonstances développent soudain son énergie. De même, l'action de prier réveille les sentiments religieux. Ajoutez la satisfaction personnelle, le plaisir qu'on trouve à penser et à agir.

Quel est le but que poursuit Biran ? Quel est son désir ? Il n'hésite pas : le développement de l'homme intérieur. Or l'homme méditatif est gêné par le dehors, entravé par les organes (*ib.* 290). La méditation est religieuse par essence. L'âme, quand elle réfléchit, cherche Dieu. Platon et les néo-platoniciens reconnaissent qu'alors s'exercent les facultés vraiment supra-sensibles. Mais, encore une fois, il faut que les dispositions sensibles ne contre-carrent pas ce mouvement. On a l'impression que l'élan de l'esprit est retenu par mille liens matériels et que nous devons saisir le moment où la fatalité inconnue qui serre ces liens sommeille un peu et leur laisse du jeu.

Aussi, préparons-nous ; il faut nous bien disposer, agir, nous transformer, et prier, nous mettre dans un état où nous puissions recevoir l'action exercée sur l'âme par l'esprit divin, *qui souffle où il veut*. C'est donc un genre de passion, mais une passion dégagée de la sensibilité lourde du corps, qu'il faut que nous éprouvions pour percevoir la lumière radieuse, l'influence de l'Esprit (*ib.* 370-371). « Ce qui fait le bon esprit, le seul qui porte » la lumière, c'est la croyance dans l'esprit de Dieu qui souffle où il veut ». (10 juin 1820). L'expression revient souvent. « L'homme qui en est animé » sent qu'il ne peut rien par lui-même, mais qu'il peut tout en celui qui le » fortifie ». (même date).

Parfois, dans le Journal, Biran se souvient de son œuvre, et alors, mettant fin à cette inquiétude, à cette agitation, il monte dans une région plus calme. Il se pose nettement « la plus grande et la plus difficile question » de la philosophie : Qu'est-ce que l'homme peut par lui-même ou par la seule » force propre de son âme, et qu'est-ce qu'il ne peut pas absolument par son

«effort propre, bien qu'il puisse l'obtenir en le demandant à celui qui peut tout, en s'y préparant par des actes qui dépendent de lui?» (22 Sep. 1819). Voilà qui est affirmatif, consolant, optimiste même. Les états affectifs ne nous subjuguent plus. Une réponse courageuse : les philosophes donnent trop ou trop peu à la volonté de l'homme. Les Stoïciens, trop ; ceux des Chrétiens qui abdiquent devant Dieu, trop peu. Mais ces derniers valent mieux, néanmoins ; ils sont plus modestes, moins déclamateurs.

Le grand problème, le plus difficile à résoudre, reparait encore ailleurs, au 1^{er} Août 1823 : un certain degré de vitalité, qui vient de l'organisme, est nécessaire à l'âme ; Biran y insiste, mais «le grand problème» ne se pose pas moins : jusqu'à quel point une forte impulsion, émanant d'une cause hyperorganique, donc étrangère à la vie animale et sensitive, peut-elle relever l'âme ?

On constate à chaque instant combien la partie sensible de son être, affection, passion, sentiment, était chère à Biran. L'aveu lui en échappe, le 5 Avril 1822. Et que trouve-t-il ? L'homme vraiment spirituel, celui qui immole ses passions, qui exerce sa liberté, qui se commande à lui-même, sacrifie ce qu'il a de plus cher. C'est beaucoup dire ; mais il y a mieux ; cela ne suffit pas encore ; il est comparé à Jésus-Christ sur la croix, qui est à la fois le sacrificateur et la victime. Conçoit-on une remarque plus révélatrice ? Biran regrette de vieillir, il pleure ses avantages physiques qui le quittent peu à peu ; il ne s'en console pas avec autant d'aisance que jadis Horace, il a de la peine à céder la place à de plus experts : *decede peritis!* En est-il diminué à nos yeux, parce qu'il est humain, trop humain ? Non, n'est-ce pas ? Nous ne lui en voulons même pas de ses lamentations continuelles, de ses plaintes, de son désenchantement : *Miserere! Vae soli! Toute créature gémit!* On n'est pas en droit d'exiger que tout le monde ait l'intelligence dominatrice d'un Goethe ou la forte santé d'un Victor Hugo. Mais, à tout prendre, l'interprétation de la Passion du Christ manque d'objectivité.

Ainsi donc, les causes de la foi religieuse chez Biran sont complexes : des causes personnelles d'abord : jeune, il avait le grand désir de plaire, tenait à tout ce qui regarde le corps, les passions. A cinquante ans, ce sont les affections tristes qui le dominent. Il a besoin d'un point d'appui. Les passions se sont calmées, la joie sensible s'éteint. Ne faut-il pas une compensation à ces pertes ?

Ensuite, la volonté, dans sa lutte contre tout ce qui tend à nous disperser, ne peut triompher, livrée à elle-même. Que les passions sont fortes pour qu'on implore contre elles l'appui de Dieu ! Peut-être Dieu prendra-t-il le détour d'agir sur la sensibilité elle-même et de substituer à l'influence du corps sa haute inspiration.

Enfin, les grands événements dont l'Europe fut le théâtre en 1814 et 15 ne manquèrent pas de faire réfléchir Biran sur la vanité des choses terrestres, le peu de chose que sont les empires des hommes et l'infinie puissance de l'Esprit éternel.

Nous ne pouvons assez nous réjouir de ce qu'en dépit de la dispersion, des luttes intérieures, des préoccupations, des fonctions publiques, de la vie mondaine, Biran ait écrit les œuvres, intégrales dans la pensée quoique fragmentaires dans la forme, que nous possédons. Comment y est-il parvenu? C'est que, malgré tout, la philosophie le réclamait tout entier; il y revenait à chaque moment de liberté; il vivait intérieurement pour elle. Le don d'observation s'exerçait de façon presque continue en sa conscience. Il s'étudiait, il s'épiait. Puis, combien son esprit ne devait-il pas être tenu en éveil quand, à Paris, les entretiens philosophiques avec de grands esprits, savants, penseurs, écrivains, se répétaient souvent! Et auparavant, l'amitié des idéologues, puis celle d'Ampère n'a-t-elle pas contribué à lui faire préciser ses idées et à enrichir son savoir?

Sans doute, il ne se documentait pas à la façon des philosophes d'aujourd'hui; chez lui, l'organisation du travail manquait de perfection. Mais il lisait les livres essentiels se rapportant aux problèmes que l'observation intérieure le conduisait à se poser; les œuvres des médecins-psychologues, celles des philosophes sensualistes; puis, certains classiques; les meilleurs écrivains ses contemporains, de Bonald, de Maistre, l'Allemagne de Mme. de Staël. Sa manière d'étudier et de présenter un philosophe n'a rien d'objectif. Les pages consacrées à Leibniz sont typiques. Il ne prend pas connaissance de l'ensemble de l'œuvre, ne cherche pas à dégager les idées directrices, à les mettre en rapport avec les idées scientifiques, philosophiques et religieuses du grand métaphysicien. Il extrait quelques propositions et quelques points de doctrine, les juge d'après son système à lui; il rapporte tout à son système, ou encore, au lieu de reconstituer impartialement la pensée de l'auteur qu'il critique, il choisit des phrases, les commente; c'est la manière de travailler de son temps, qui ne pratique pas les méthodes de documentation et de reconstitution qui sont les nôtres.

Ses idées philosophiques sont, en somme, peu nombreuses. Ses idées religieuses de même. Il aime les formules; s'il en a trouvée une, il la répète, il cristallise tout autour ses réflexions et ses observations. Il tourne et retourne une idée, la présente sous tous ses aspects. Quand, dans les *Fondements de la psychologie*, il tente de construire une doctrine, de passer en revue, graduellement et avec ordre, toutes nos opérations mentales, il y réussit, c'est incontestable.

Il est très beau que, malgré des circonstances qu'il juge à chaque instant défavorables ou hostiles, il réalise une œuvre importante et qu'à lui se rattache un développement, un courant de la psychologie française contemporaine, dont sa pensée est la source. On ne peut lui refuser le génie psychologique, qui observe avec pénétration et sait, en plein concret, poser les problèmes et apercevoir les idées. C'est l'*intuition reflexive* qui opère ainsi.

On lui a fait grief de son style. Il n'est pas le seul philosophe qui ait encouru ce reproche. Comte, Renouvier n'ont guère été mieux traités. Il est

curieux de constater une différence, du début jusqu'à la fin, entre le ton naturel du Journal et la déformation à laquelle il soumet sa phrase dans de trop nombreux passages de ses œuvres. N'alléguons pas l'inachèvement. Le Journal n'était pas non plus destiné à la publication. Il y a des phrases de Biran que l'on est, littéralement, obligé de traduire en un style compréhensible. On sent qu'il redoute — le Journal nous le confie — de ne pas exprimer ses théories dans une forme assez adéquate à la pensée, assez intégrale. Il est aisé d'être mal compris. Il le sait. Il veut s'éviter cet ennui. Il lui semble qu'à mesure que les années passent, le mouvement de la phrase lui obéit de moins en moins, que sa pensée est trahie par la forme. Il a souvent l'intuition d'une vérité, mais, au moment de l'exprimer, les mots se dérobent et l'intuition elle-même s'évanouit.

Si par contre il tient bien sa pensée, on dirait qu'il a du regret à l'abandonner et qu'il a peur de ne pas la traduire dans toute sa profondeur. Car les idées ne restent pas en surface chez lui ; elles ne sont jamais à fleur de peau. Il prend à cœur ce qu'il médite ; sa philosophie plonge ses racines dans tout son être. On le comprend en voyant avec quel soin il recherche ce qui appartient à chacune de nos fonctions mentales et poursuit le travail caché qui crée en nous tendances et sentiments.

Le contrôle que l'auto-analyse exerce chez un homme devient sévère, à force de se répéter. Biran n'est pas aisément satisfait de ce qu'il écrit. L'expression, lui semble-t-il, doit toujours mûrir encore un peu ; elle finira par se nourrir de la substance de la pensée, mais il lui faut le temps. Il torture son style et juge qu'il ne serre jamais d'assez près la conception. Finalement, ses défauts viennent d'un excès de conscience.

(A suivre)

GEORGES DWELSHAUVERS

Séminaire de Philosophie, Barcelone

Secretaria de l'Institut de Ciències

Imp. VERDAGUER, de Labraña, S. en C., Villarroel, 12 i 14. — BARCELONA